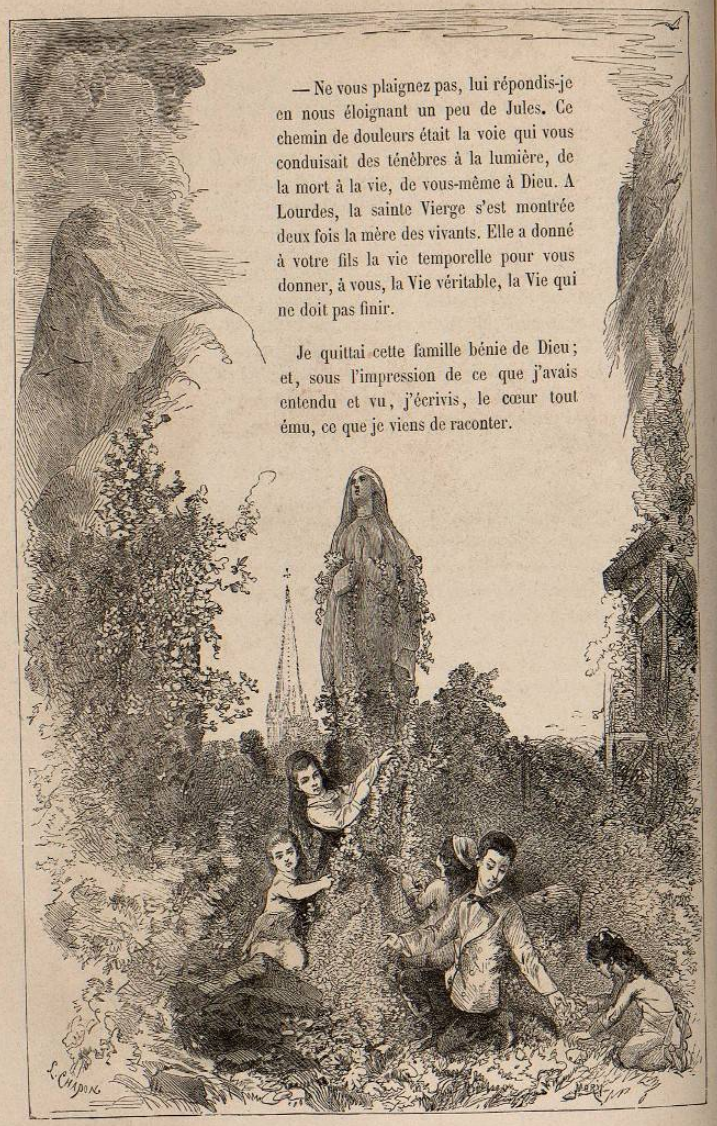


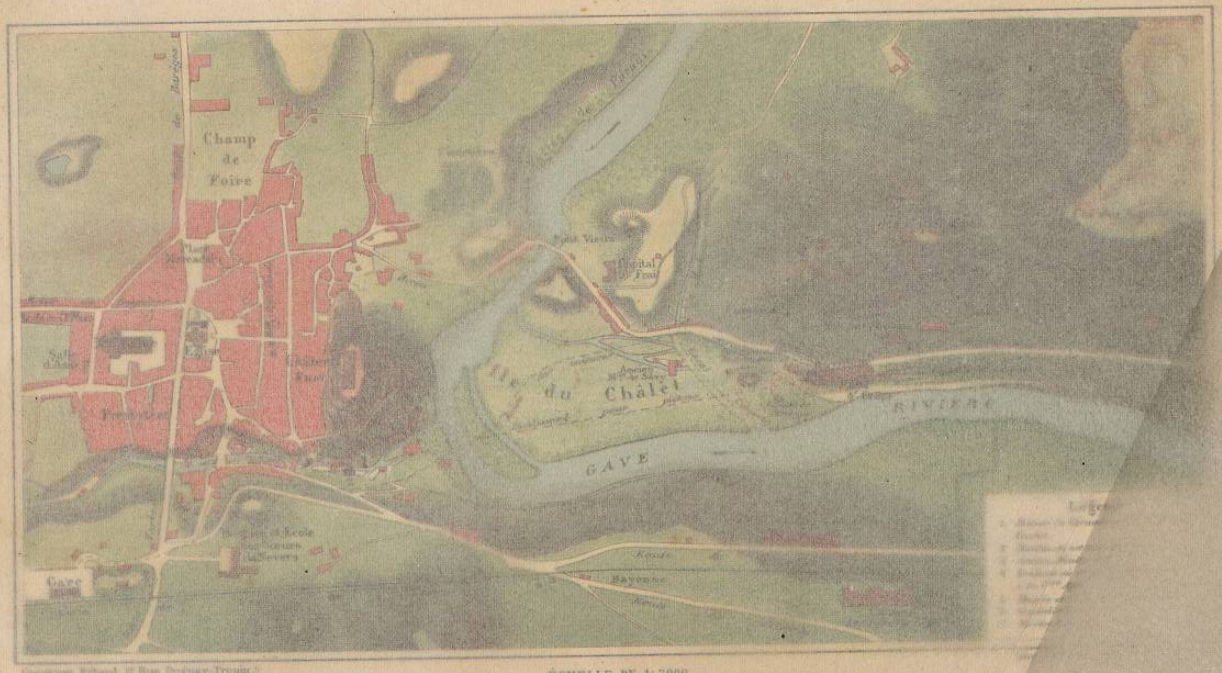
— Ne vous plaignez pas, lui répondis-je en nous éloignant un peu de Jules. Ce chemin de douleurs était la voie qui vous conduisait des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de vous-même à Dieu. A Lourdes, la sainte Vierge s'est montrée deux fois la mère des vivants. Elle a donné à votre fils la vie temporelle pour vous donner, à vous, la Vie véritable, la Vie qui ne doit pas finir.

Je quittai cette famille bénie de Dieu; et, sous l'impression de ce que j'avais entendu et vu, j'écrivis, le cœur tout ému, ce que je viens de raconter.

Sivite parvulos venire ad matrem.

CARTE DU PAYS DE LOURDES

AUJOURD'HUI (1877)



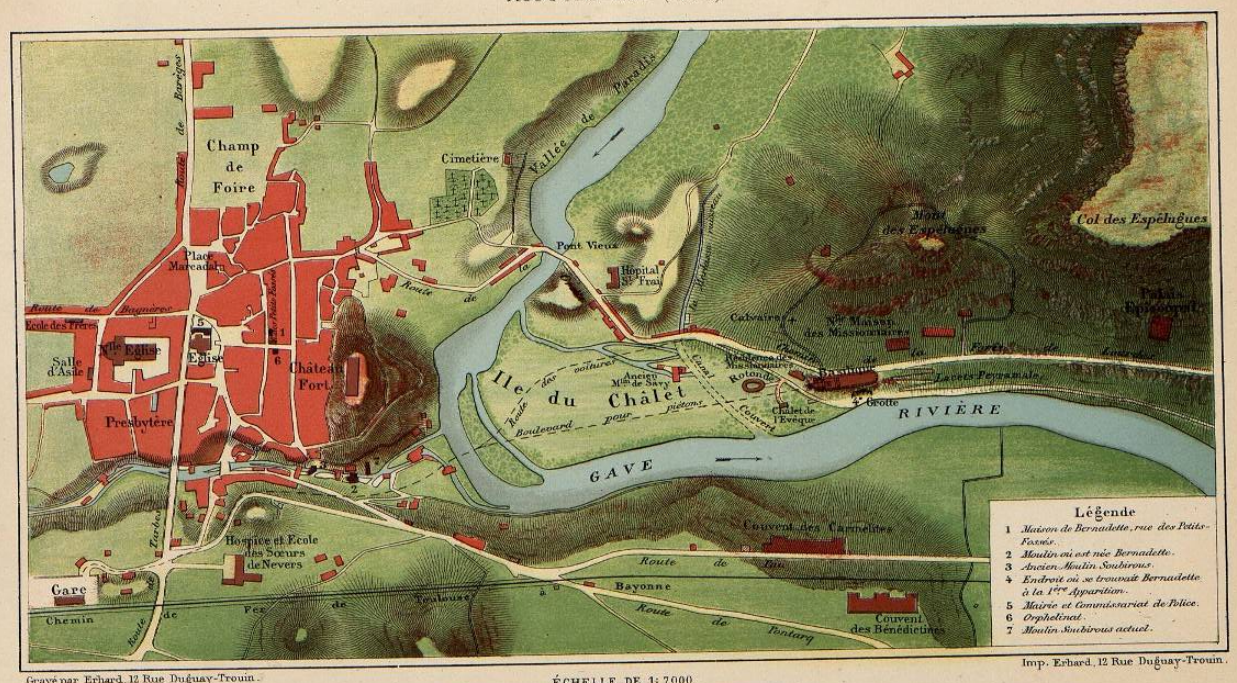
Gravé par Erhard, 17 Rue Bagneux-Trouin.

ÉCHELLE DE 1:7000

0 100 200 300 400 500 Mètres

CARTE DU PAYS DE LOURDES

AUJOURD'HUI (1877)

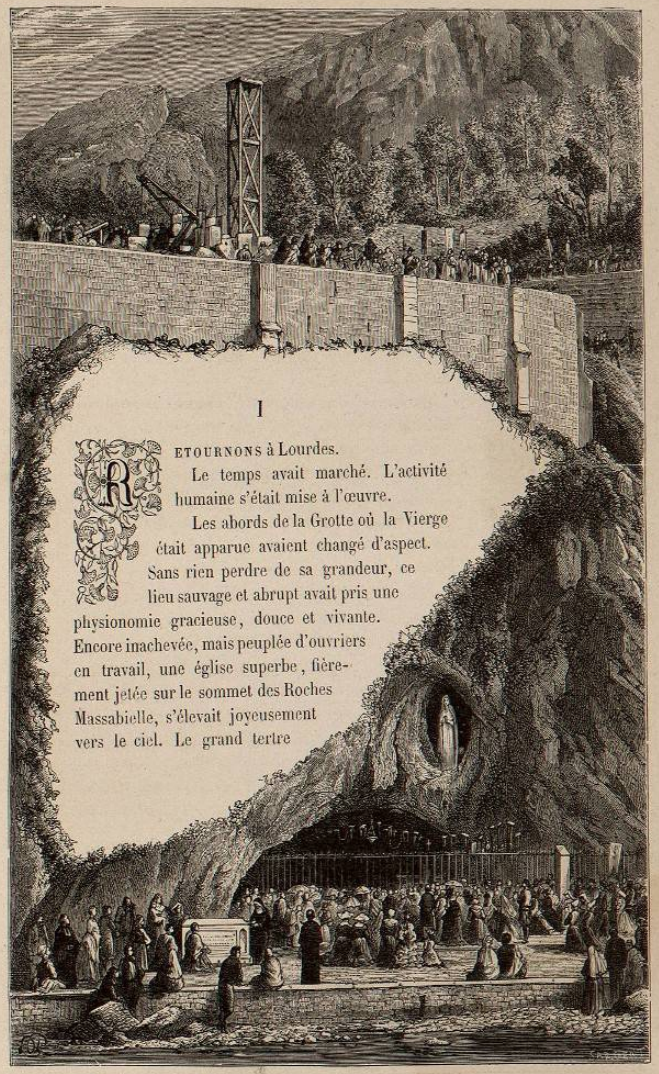


Gravé par Erhard, 12 Rue Duguay-Trouin.

ÉCHELLE DE 1:7000

0 100 200 300 400 500 Mètres.

Imp. Erhard, 12 Rue Duguay-Trouin.



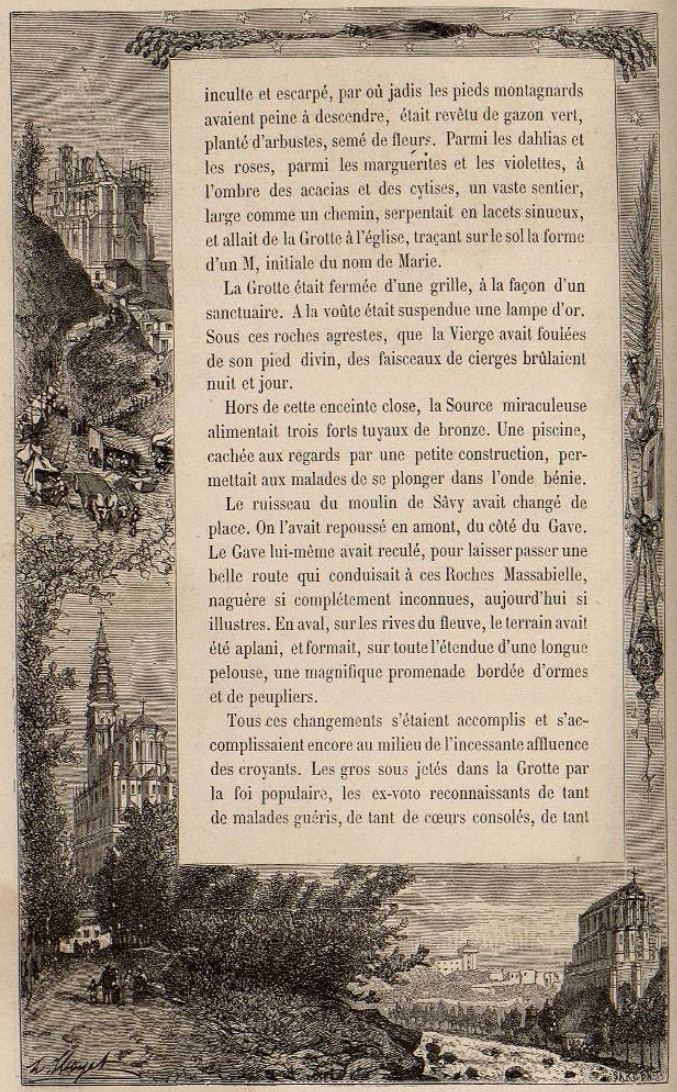
I

RETOURNONS à Lourdes.

Le temps avait marché. L'activité humaine s'était mise à l'œuvre.

Les abords de la Grotte où la Vierge était apparue avaient changé d'aspect. Sans rien perdre de sa grandeur, ce lieu sauvage et abrupt avait pris une physionomie gracieuse, douce et vivante. Encore inachevée, mais peuplée d'ouvriers en travail, une église superbe, fièrement jetée sur le sommet des Roches Massabielle, s'élevait joyeusement vers le ciel. Le grand tertre

Construction de l'Église. — Grotte actuelle.



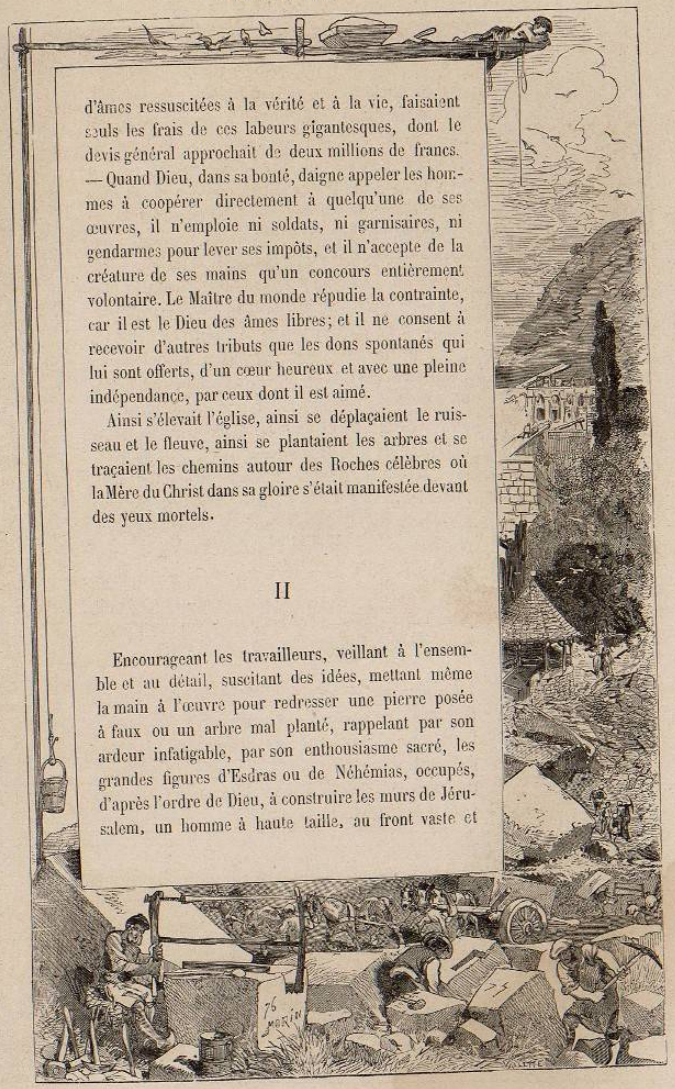
inculte et escarpé, par où jadis les pieds montagnards avaient peine à descendre, était revêtu de gazon vert, planté d'arbustes, semé de fleurs. Parmi les dahlias et les roses, parmi les marguérites et les violettes, à l'ombre des acacias et des cytises, un vaste sentier, large comme un chemin, serpentait en lacets sinueux, et allait de la Grotte à l'église, traçant sur le sol la forme d'un M, initiale du nom de Marie.

La Grotte était fermée d'une grille, à la façon d'un sanctuaire. A la voûte était suspendue une lampe d'or. Sous ces roches agrestes, que la Vierge avait foulées de son pied divin, des faisceaux de cierges brûlaient nuit et jour.

Hors de cette enceinte close, la Source miraculeuse alimentait trois forts tuyaux de bronze. Une piscine, cachée aux regards par une petite construction, permettait aux malades de se plonger dans l'onde bénie.

Le ruisseau du moulin de Sâvy avait changé de place. On l'avait repoussé en amont, du côté du Gave. Le Gave lui-même avait reculé, pour laisser passer une belle route qui conduisait à ces Roches Massabielle, naguère si complétement inconnues, aujourd'hui si illustres. En aval, sur les rives du fleuve, le terrain avait été aplani, et formait, sur toute l'étendue d'une longue pelouse, une magnifique promenade bordée d'ormes et de peupliers.

Tous ces changements s'étaient accomplis et s'accomplissaient encore au milieu de l'incessante affluence des croyants. Les gros sous jetés dans la Grotte par la foi populaire, les ex-voto reconnaissants de tant de malades guéris, de tant de cœurs consolés, de tant

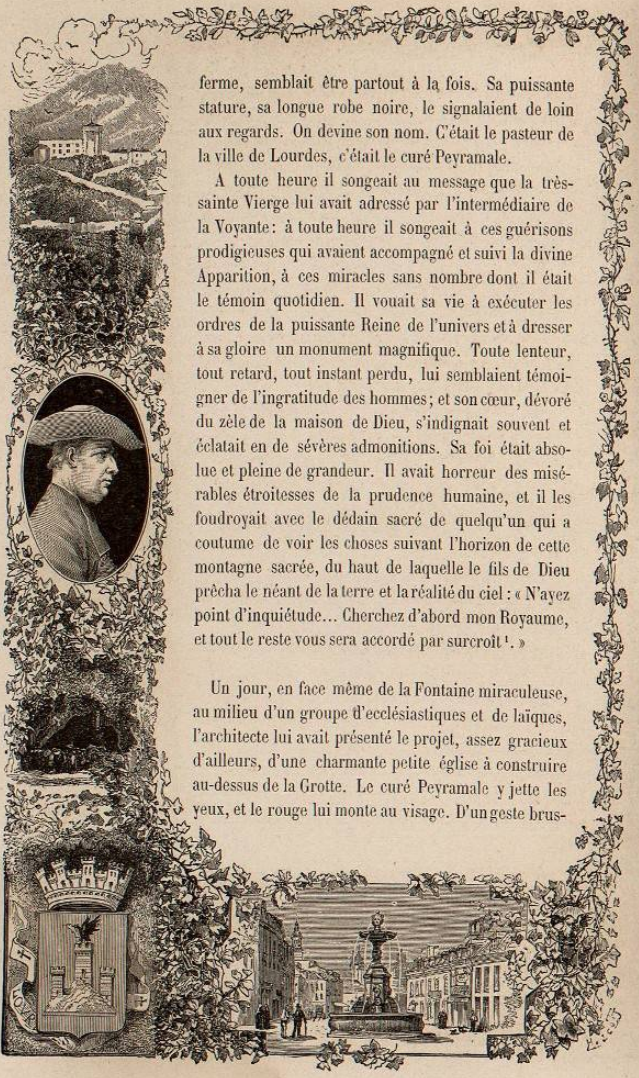


d'âmes ressuscitées à la vérité et à la vie, faisaient seuls les frais de ces labeurs gigantesques, dont le devis général approchait de deux millions de francs. — Quand Dieu, dans sa bonté, daigne appeler les hommes à coopérer directement à quelqu'une de ses œuvres, il n'emploie ni soldats, ni garnisaires, ni gendarmes pour lever ses impôts, et il n'accepte de la créature de ses mains qu'un concours entièrement volontaire. Le Maître du monde répudie la contrainte, car il est le Dieu des âmes libres; et il ne consent à recevoir d'autres tributs que les dons spontanés qui lui sont offerts, d'un cœur heureux et avec une pleine indépendance, par ceux dont il est aimé.

Ainsi s'élevait l'église, ainsi se déplaçaient le ruisseau et le fleuve, ainsi se plantaient les arbres et se traçaient les chemins autour des Roches célèbres où la Mère du Christ dans sa gloire s'était manifestée devant des yeux mortels.

II

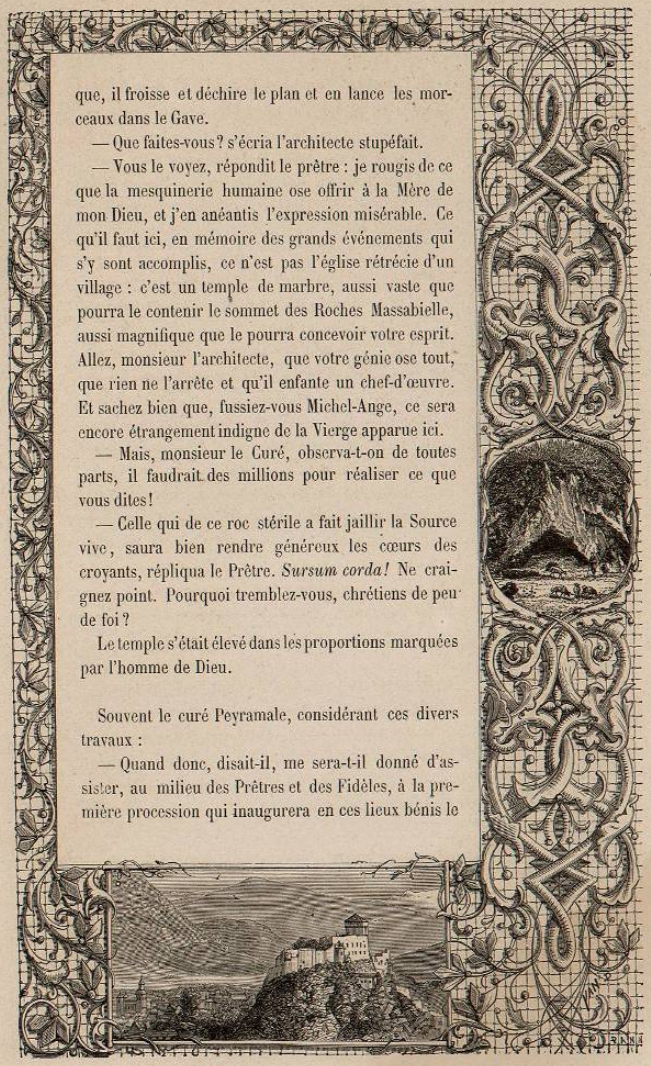
Encourageant les travailleurs, veillant à l'ensemble et au détail, suscitant des idées, mettant même la main à l'œuvre pour redresser une pierre posée à faux ou un arbre mal planté, rappelant par son ardeur infatigable, par son enthousiasme sacré, les grandes figures d'Esdras ou de Néhémias, occupés, d'après l'ordre de Dieu, à construire les murs de Jérusalem, un homme à haute taille, au front vaste et



ferme, semblait être partout à la fois. Sa puissante stature, sa longue robe noire, le signalaient de loin aux regards. On devine son nom. C'était le pasteur de la ville de Lourdes, c'était le curé Peyramale.

A toute heure il songeait au message que la très-sainte Vierge lui avait adressé par l'intermédiaire de la Voyante : à toute heure il songeait à ces guérisons prodigieuses qui avaient accompagné et suivi la divine Apparition, à ces miracles sans nombre dont il était le témoin quotidien. Il vouait sa vie à exécuter les ordres de la puissante Reine de l'univers et à dresser à sa gloire un monument magnifique. Toute lenteur, tout retard, tout instant perdu, lui semblaient témoigner de l'ingratitude des hommes ; et son cœur, dévoré du zèle de la maison de Dieu, s'indignait souvent et éclatait en de sévères admonitions. Sa foi était absolue et pleine de grandeur. Il avait horreur des misérables étroitesses de la prudence humaine, et il les foudroyait avec le dédain sacré de quelqu'un qui a coutume de voir les choses suivant l'horizon de cette montagne sacrée, du haut de laquelle le fils de Dieu prêcha le néant de la terre et la réalité du ciel : « N'ayez point d'inquiétude... Cherchez d'abord mon Royaume, et tout le reste vous sera accordé par surcroît [1]. »

Un jour, en face même de la Fontaine miraculeuse, au milieu d'un groupe d'ecclésiastiques et de laïques, l'architecte lui avait présenté le projet, assez gracieux d'ailleurs, d'une charmante petite église à construire au-dessus de la Grotte. Le curé Peyramale y jette les yeux, et le rouge lui monte au visage. D'un geste brus-



que, il froisse et déchire le plan et en lance les morceaux dans le Gave.

— Que faites-vous ? s'écria l'architecte stupéfait.

— Vous le voyez, répondit le prêtre : je rougis de ce que la mesquinerie humaine ose offrir à la Mère de mon Dieu, et j'en anéantis l'expression misérable. Ce qu'il faut ici, en mémoire des grands événements qui s'y sont accomplis, ce n'est pas l'église rétrécie d'un village : c'est un temple de marbre, aussi vaste que pourra le contenir le sommet des Roches Massabielle, aussi magnifique que le pourra concevoir votre esprit. Allez, monsieur l'architecte, que votre génie ose tout, que rien ne l'arrête et qu'il enfante un chef-d'œuvre. Et sachez bien que, fussiez-vous Michel-Ange, ce sera encore étrangement indigne de la Vierge apparue ici.

— Mais, monsieur le Curé, observa-t-on de toutes parts, il faudrait des millions pour réaliser ce que vous dites !

— Celle qui de ce roc stérile a fait jaillir la Source vive, saura bien rendre généreux les cœurs des croyants, répliqua le Prêtre. *Sursum corda !* Ne craignez point. Pourquoi tremblez-vous, chrétiens de peu de foi ?

Le temple s'était élevé dans les proportions marquées par l'homme de Dieu.

Souvent le curé Peyramale, considérant ces divers travaux :

— Quand donc, disait-il, me sera-t-il donné d'assister, au milieu des Prêtres et des Fidèles, à la première procession qui inaugurera en ces lieux bénis le

culte public de l'Église catholique? Ne devrais-je pas chanter en ce moment mon *Nunc dimittis* et n'expirerai-je point de joie à cette fête?

Ses yeux se remplissaient de larmes à cette pensée. Jamais désir ne fut plus ardent et plus caressé que ce vœu innocent d'une âme sacerdotale tout éprise de l'amour de Dieu.

Parfois, aux heures où il y avait le moins de monde aux Roches Massabielle, une petite fille venait s'agenouiller humblement devant le lieu de l'Apparition et boire à la Source. C'était une enfant du peuple, pauvrement vêtue. Rien ne la distinguait du vulgaire, et, à moins que quelqu'un parmi les pèlerins ne la connût et ne la nommât, elle priait inaperçue; et nul ne devinait que ce fût là Bernadette. La privilégiée du Seigneur était rentrée dans l'ombre et le silence. Elle allait toujours à l'école des Sœurs, où elle était la plus simple et aurait voulu être la plus effacée. Les visites innombrables qu'elle y recevait ne troublaient point cette âme paisible, où vivaient pour toujours le souvenir du ciel entr'ouvert et l'image de la Vierge incomparable. Bernadette conservait ces choses en son cœur. Les peuples cependant accouraient de toutes parts, les miracles s'accomplissaient et le temple s'élevait. Et Bernadette, de même que le saint curé de Lourdes, attendait comme le plus fortuné des jours, après ceux de la visite divine, celui où elle verrait de ses yeux les Prêtres du vrai Dieu conduire eux-mêmes les Fidèles, la croix en tête et les bannières déployées, à la Roche de l'Apparition.

III

Bien que le mandement de l'Évêque eût reconnu la vérité des divins événements de la Grotte, l'Église, en effet, n'avait encore pris possession, par aucune cérémonie publique, de ce sol à jamais sacré. Cette prise de possession eut lieu solennellement le 4 avril 1864, par l'inauguration et la bénédiction d'une superbe statue de la sainte Vierge, qui fut placée, avec toute la pompe usitée en pareil cas, dans cette niche rustique, bordée de plantes sauvages, où la Mère de Dieu était apparue à la fille des hommes [2].

Le temps était magnifique. Le jeune soleil du printemps s'était levé et s'avançait dans un dôme d'azur, que ne ternissait aucun nuage.

La ville de Lourdes était pavoisée de fleurs, d'oriflammes, de guirlandes, d'arcs de triomphe. A la haute tour de la paroisse, à toutes les chapelles de la cité, à toutes les églises des environs, les bourdons, les cloches et les campaniles sonnaient à toute volée. Des peuples immenses étaient accourus à cette grande fête de la Terre et du Ciel. Une procession, comme on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme, se mit en marche pour aller de l'église de Lourdes à la Grotte de l'Apparition. Des troupes, avec toutes les richesses et tout l'éclat de l'appareil militaire, tenaient la tête. A leur suite, les confréries de Lourdes, les Sociétés de secours mutuels, toutes les Corporations de ces contrées, portant leurs bannières et leur croix; la Congrégation

des Enfants de Marie, dont les trainantes robes avaient l'éclat de la neige ; les Sœurs de Nevers, avec leur long voile noir ; les Filles de la Charité, aux grandes coiffes blanches ; les Sœurs de Saint-Joseph, enveloppées dans leur manteau sombre ; les ordres religieux d'hommes, les Carmes, les Frères de l'Instruction et des Écoles chrétiennes ; des multitudes prodigieuses de pèlerins, hommes, femmes, enfants, vieillards ; cinquante à soixante mille hommes, rangés en deux interminables files, serpentaient le long du chemin fleuri qui conduisait aux Roches illustres de Massabielle. D'espace en espace des chœurs de voix humaines et d'instruments faisaient entendre des fanfares, des cantiques, toutes les explosions de l'enthousiasme populaire. Ensuite, fermant ce cortége inouï, s'avançait solennellement, entouré de quatre cents prêtres en habit de chœur, de ses grands vicaires, des dignitaires et du chapitre de son église cathédrale, très-haut et très-éminent Prélat, Sa Grandeur Monseigneur Bertrand-Sévère Laurence, évêque de Tarbes, la mitre au front, revêtu de son costume pontifical, d'une main bénissant les peuples, de l'autre s'appuyant sur son grand bâton d'or.

Une émotion indescriptible, une ivresse comme en connaissent seules les multitudes chrétiennes assemblées sous le regard de Dieu, remplissait tous les cœurs. Il était enfin venu, après tant de peines, tant de luttes, tant de traverses, le jour lumineux de la justice et du triomphe. Des larmes de bonheur, de sainte exaltation et d'amour coulaient sur les visages émus de ces peuples, remués par le souffle de Dieu.

Quelle joie indicible devait, au milieu de cette fête universelle, remplir le cœur de Bernadette, marchant sans doute en tête de la Congrégation des Enfants de Marie ! Quels sentiments d'écrasante félicité devaient inonder l'âme du vénérable Curé de Lourdes, chantant sans doute, à côté de l'Évêque, l'*Hosanna* de la victoire divine ! Ayant été tous deux à la peine, le moment était pour eux arrivé d'être tous deux à la gloire.

Hélas ! parmi les Enfants de Marie, on cherchait en vain Bernadette ; parmi le Clergé qui entourait le Prélat, on cherchait en vain le Curé Peyramale. Il est des joies trop vives pour la terre et qui sont réservées pour le Ciel. Ici-bas, Dieu les refuse à ses fils les plus chers.

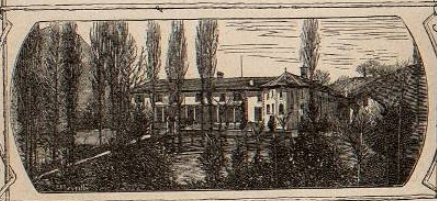
A cette heure où tout était en fête, et où le soleil heureux éclairait le triomphe des fidèles et des croyants, le Curé de Lourdes, atteint d'une maladie que l'on jugeait mortelle, était en proie à d'atroces souffrances physiques. Il était étendu sur son lit de douleur, au chevet duquel veillaient et priaient nuit et jour deux religieuses hospitalières. Il voulut se faire lever pour voir passer le grand cortége ; mais les forces lui manquèrent, et il n'eut même pas la vision fugitive de toutes ces splendeurs. A travers les rideaux fermés de sa chambre, le son joyeux des cloches argentines ne lui arrivait que comme un glas funèbre.

Quant à Bernadette, Dieu lui marquait également sa prédilection, comme il a coutume de le faire pour ses élus, en la soumettant, elle aussi, à la grande épreuve de la douleur. Tandis que, dominant l'im-

mense procession des Fidèles, Sa Grandeur Monseigneur Laurence, évêque de Tarbes, allait, au nom de l'Église, prendre possession des Roches Massabielle et inaugurer solennellement le culte de la Vierge qui était apparue à la Voyante, Bernadette, comme le prêtre éminent dont nous venons de parler, était frappée par la maladie; et la maternelle Providence, redoutant peut-être pour son enfant bien-aimée la tentation de quelque vaine gloire, lui dérobait le spectacle de ces fêtes inouïes, où elle eût entendu son nom acclamé par des milliers de bouches et glorifié du haut de la chaire chrétienne par l'ardente parole des prédicateurs. Trop indigente pour être soignée en sa maison, où ni elle ni les siens n'avaient jamais voulu recevoir aucun don, Bernadette avait été transportée à l'hôpital, où elle gisait sur l'humble grabat de la charité publique, au milieu de ces pauvres que le Monde qui passe appelle malheureux, mais que Jésus-Christ a bénis, en les déclarant les bienheureux de son Royaume éternel.

IV

Aujourd'hui (en 1869), onze ans se sont écoulés depuis les Apparitions de la très-sainte Vierge. Le vaste temple est presque achevé : il s'élève jusqu'à la naissance des voûtes, et il y a longtemps déjà que l'on célèbre le saint Sacrifice à tous les autels de la crypte souterraine. Des Missionnaires diocésains de la congrégation de Garaison ont été installés par l'Évêque à



quelques pas de la Grotte et de l'église, pour distribuer aux pèlerins la parole apostolique, les sacrements et le Corps du Seigneur.

Les pèlerinages ont pris un développement sans exemple peut-être dans l'univers: car jamais, jusqu'à notre époque, ces vastes mouvements de la foi populaire n'avaient eu à leur disposition les tout-puissants moyens de transport inventés par la science moderne. Le chemin de fer des Pyrénées, pour lequel un tracé plus direct et moins coûteux était marqué d'avance entre Tarbes et Pau, a fait un détour pour passer à Lourdes, où il verse incessamment d'innombrables voyageurs, qui viennent, de tous les points de l'horizon, invoquer la Vierge apparue à la Grotte, et demander à la Source miraculeuse la guérison de leurs maux. On y accourt non-seulement des diverses provinces de la France, mais encore de l'Angleterre, de la Belgique, de l'Espagne, de la Russie, de l'Allemagne. Du fond des lointaines Amériques, de pieux chrétiens se sont levés et ont franchi les Océans pour aller s'agenouiller devant ces Roches célèbres, que la mère de Dieu a sanctifiées en les touchant. Souvent ceux qui ne peuvent entreprendre le voyage écrivent aux Missionnaires, et demandent qu'on leur fasse parvenir en leur pays un peu de cette eau miraculeuse. Il s'en envoie dans le monde entier.

Bien que Lourdes soit une petite ville, il y a sur la route qui conduit à la Grotte un va-et-vient perpétuel, un mouvement prodigieux d'hommes, de femmes, de piétons, de voitures, comme dans les rues d'une populeuse cité.